
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

ALAIN LERCHER



L'auteur :

Après des études à l'École normale supérieure et après avoir passé l'agrégation de lettres, Alain Lercher entre dans la vie active au Centre dramatique national de Toulouse. Il assure ensuite des fonctions d'enseignement à Paris, avant de prendre une nouvelle orientation.

En 2004, il est premier conseiller puis président assesseur à la cour administrative d'appel de Paris. Il passe ensuite quelques années au ministère des affaires étrangères. Il est également président de formation de jugement à la cour nationale du droit d'asile.

En parallèle, il écrit et publie. Deux recueils de poèmes, d'abord, aux Éditions Saint-Germain-des-Prés, en 1977 et 1980. Puis, en 1982 et 1985, chez Belin, deux ouvrages de philosophie, et, en 1990, des essais et nouvelles chez Gallimard, avant de rejoindre Verdier.

La publication de son livre *Les Fantômes d'Oradour* a retenu l'attention. Un de ses textes inédits a servi de trame à la réalisation d'un reportage sur le même sujet, *Oradour-sur-Glane : récit d'un massacre*, long format numérique consultable sur les sites du réseau France Télévisions.

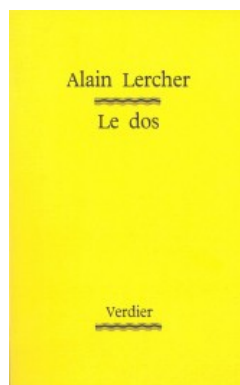
BIBLIOSIAPHIE :

- *Aventure*, poèmes, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1977
- *Suite*, poèmes, Éditions Saint-Germain-des-Prés, 1980
- *La Liberté*, anthologie, Belin, 1982
- *Les Mots de la philosophie*, dictionnaire, Belin, 1985
- *Géographie*, essais, Gallimard, 1990
- *Le Dos*, nouvelles, Verdier, 1992
- *Prison du temps*, essais, Verdier, 1996
- *Étape éclat*, poèmes, Inventaire/Invention (en ligne), 2004
- *Les Fantômes d'Oradour*, essais, Verdier, 2008 (réédition)
- *Le Jardinier des morts*, Verdier, 2015

PRÉSENTATION SÉLECTIVE DES LIVRES :

- *Le Dos*, nouvelles, Verdier, 1992

Présentation de l'ouvrage :



Là, c'est un enfant qui n'entrevoit que le dos de son père, revenu brièvement d'une absence de toujours et qui part à jamais. Ici, la famine, il faut alors gérer la rareté, dans le désordre. Et le désordre est nommé, c'est la jeunesse ; les enfants seront abattus, puis servis pour nourriture. Leur résistance, passive, finira par contenir la tranquille barbarie villageoise. Des situations, des drames aussi simples que le jour, parfois noirs comme ce qui lui succède. Des paraboles. Des histoires qui sont à tout le monde et auxquelles l'auteur ne fait que prêter sa propre voix.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Libération*, 8 octobre 1992, par Jean-Baptiste Harang

Les dix nouvelles trouvent leur unité dans la densité du texte, des phrases courtes élémentaires, où prennent de rares greffes conjonctives. Les registres des différentes histoires sont éparpillées entre le rêve, l'anecdote, la tragédie banale, la nostalgie, le conte philosophique ou la fantaisie littéraire.

. Article publié dans *La Croix*, 28 septembre 1992, par Louise Lambert

Histoires peu ordinaires

Le genre n'est pas annoncé. Peut-être parce que présenter ces textes comme des nouvelles serait s'arrêter à leur apparence formelle – textes brefs, courtes histoires – et gommerait leur unité, fondée par l'identité du regard, de l'écriture du ton. D'une histoire à l'autre, en effet, c'est le même qui écrit, un même que progressivement le lecteur reconnaît comme l'unique narrateur de toutes ces histoires qui, imaginaires ou vécues, rêvées ou observées, appartiennent au même monde. Un monde où le bonheur léger, n'existe qu'éphémère, avant d'être rattrapé par les jours gris, ni beaux ni laids, un peu décevants parfois, qui font la trame du quotidien.

[...] Fidèle à une écriture d'une pureté et d'une sobriété remarquables, Lercher conserve la pudeur et la retenue qui faisaient le charme de *Géographie* (Gallimard, 1990). Mais ici l'humour a laissé place à une tristesse feutrée, sans autre objet, sans doute, que la laideur du monde quand il n'est pas travesti des illusions de la jeunesse. Et si l'auteur veut continuer de penser que « les choses ne sont pas tristes », par référence peut-être à un passé qui ne fut pas totalement dénué d'instantanés heureux, on ne peut s'empêcher d'entendre cette déclaration qui clôt cet ensemble, comme une forme élégante d'appel et de déni.

. Article publié dans *L'Humanité*, 28 octobre 1992, Jean-Claude Lebrun

On découvre là, jusque dans ce qui pourrait passer pour de l'impudeur si l'on s'en tenait à la seule apparence des choses, une écriture extrêmement retenue et économe dans ses effets. Comme une volonté de se tenir toujours un ton au-dessous, qui accroît considérablement la force dramatique de chacune de ces histoires.

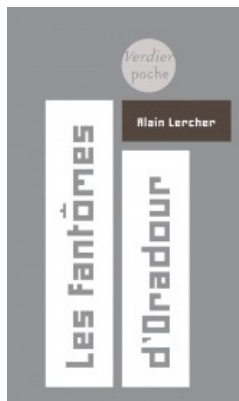
. Article publié dans *Télérama*, 25 novembre 1992, par Michèle Gazier

Observateur lucide des misères du cœur, du racisme, de la vie dans sa banalité perverse, il prend le parti du témoin, de celui qui dit. On trouve chez lui autant de manières d'écrire, de raconter qu'il y a de situations. Lercher coule sa prose, tantôt poétique, tantôt réaliste, tantôt très proche du fantastique latino-américain, autour des personnages dont il a choisi d'accompagner l'aventure particulière.

Et cette multiplicité de tons, ce registre élargi d'émotions sur lequel il joue composent un ensemble d'une troublante variété. Tout se passe comme si, en entrant dans ce livre, nous faisons une sorte de tour du monde des écritures. D'où ce dépaysement permanent du lecteur. D'où aussi ce malaise et ce bonheur conjugués, à tomber ainsi dans tous les pièges et tous les charmes d'un écrivain qui maîtrise l'art de la narration.

-
- *Les Fantômes d'Oradour*, essais, Verdier, 1994

Présentation de l'ouvrage :



Le 10 juin 1944, par mesure de représailles, les Allemands massacrèrent les habitants d'Oradour-sur-Glane avant d'incendier le village. Aujourd'hui encore ses ruines étranges demeurent. L'approche de cet événement, qui touche de près l'auteur de ce livre puisque deux membres de sa famille y ont péri, se fait selon trois modes qu'il veut successifs mais solidaires : la relation rigoureuse et historique des faits, sa vision personnelle et subjective qui nourrit une réflexion sur les enjeux de la mémoire et la réponse qu'on peut opposer à la violence et à la barbarie.

En refermant le livre, nous laisserons Alain Lercher à la solitude des lieux, arpentant par un soir d'hiver la rue principale, évoquant les fantômes, les arrachant un instant à l'oubli en même temps qu'à l'horreur.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Info de la Corrèze*, par Claude Lacan

Le style est clair, limpide. Alain Lercher ne cherche pas les effets faciles, la grandiloquence que l'on trouve trop souvent dans ce genre d'ouvrages où, la main sur le cœur, le narrateur vous abreuve de détails horribles, pour vous inciter à sortir votre mouchoir. Le ton d'Alain Lercher est sobre, digne, d'une parfaite sincérité.

Sans fioritures inutiles, l'auteur nous présente la relation des faits, dans la plus parfaite rigueur historique.

. Article publié dans *L'Humanité*, 17 juin 1994, par Jean-Claude Lebrun

Le trait y est précis, rigoureux et souvent mordant.

[...] Alors que les nazis, en faisant d'Oradour un lieu martyr, avaient voulu l'inscrire à jamais dans l'ordre de la mort, le récit d'Alain Lercher apparaît précisément comme une tentative pour l'en arracher.

. Article publié dans *Libération*, 9 juin 1994, par Jean-Baptiste Harang

Ces pages sont saisissantes, elles imposent le silence, les faits, seulement les faits, l'effet de réalité vaut tous les effets littéraires, elles sont volontairement et salutairement impersonnelles.

. Article publié dans *La Liberté*, 19 juillet 2008, par Alain Favarger

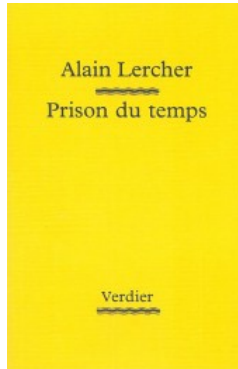
Haut lieu de la barbarie

Avec ses 642 victimes, dont 500 femmes et enfants, morts asphyxiés et carbonisés dans l'église de leur village le 10 juin 1944, Oradour-sur-Glane reste un des symboles de la barbarie nazie. On est dans le Limousin, une région où, entre Tulle, Figeac et Limoges, la résistance à l'occupant a été très active, jusqu'à disloquer la plus grande partie du réseau ferroviaire. Les Allemands sont aux abois, le vent a tourné et, dans la foulée du débarquement de Normandie, la Wehrmacht perd pied un peu partout. D'où une recrudescence de représailles envers les activistes de la résistance.

Mais pourquoi Oradour, un village entier pris dans la tenaille d'un occupant ivre de vengeance ? Sur les ruines conservées de cette orgie de violence, Alain Lercher, qui y a perdu deux membres de sa famille, s'interroge. Convoquant les fantômes de la tragédie, qui hantent peut-être encore ces lieux désolés, il tente de comprendre. Et livre dans une synthèse précise le contexte et le déroulement des faits, ajoutant une vision personnelle fondée sur les enjeux de la mémoire et une réflexion sur l'horreur et la cruauté qu'induisent les guerres.

- *Prison du temps*, essais, Verdier, 1996

Présentation de l'ouvrage :



Mélange de réflexions, de rêveries et de récits brefs, ce recueil croise les moments d'une vie qui, pour être celle de l'écrivain, n'en est pas moins celle d'un homme fait de tous les hommes. « Le simple fait de vivre émeut et donne à penser. » Pour dire ce qui est sur soi et les autres, pour saisir le monde dans son chatolement ou sa violence, Alain Lercher en appelle autant à l'activité de l'esprit qu'à celle de la sensibilité, voire de la sensualité. Le désir, l'amitié, les affections diverses et la mort sont évoqués sans complaisance, avec la distance qu'exige la sincérité.

Et c'est de la sobriété même de la langue, précise et incisive, que naît l'émotion. L'art et l'écriture ont dans cet ensemble une place de choix, même si leur pouvoir de soulèvement ne s'exerce pourtant lui aussi que dans la prison du temps.

Extraits de presse :

. Article publié dans *La Croix*, 2 juin 1996, par Louise L. Lambrichs

Prison du temps fait partie de ces livres immédiatement intimes, qui rendent soudain lumineux ce que l'on s'était toujours dit sans l'avoir jamais formulé, de ces œuvres qui vous apprennent ce que l'on savait depuis longtemps sans avoir été capable, seul, de l'admettre. Parce que parlant de lui, d'expériences qui l'ont marqué – un voyage en Italie, la mort de proches ; d'émotions ou de sentiments qui l'habitent – la colère, l'amitié, Lercher réussit ce tour de force de parler de tous, avec pudeur et précision, sans complaisance ni compromis. S'en dégage une vision de l'humain qui, évitant aussi bien la coquetterie littéraire du désespoir que la compassion béate, baigne dans une humeur noire adoucie par un humour aussi discret que permanent.

Lisant Lercher, il arrive que l'on pense à Perros, ils partagent dans l'écriture cette sobre élégance qui imprègne aussi le regard, la pensée – une pensée sachant, sans sublimer le misérable destin de la condition humaine, que sa grandeur est, sans fard, de l'affronter.

. Article publié dans *Le Bulletin critique du livre français*, avril 1996

Alain Lercher vagabonde dans le temps pour exprimer le monde tel qu'il le ressent à travers ses souvenirs et ses pensées. Le présent recueil est un mélange de brefs récits, où sont conviés l'amitié, l'amour, la rêverie et la réflexion. « *Le simple fait de vivre émeut et donne à penser.* »

Ainsi, sa haine des prêtres donne lieu à une réflexion sur la colère. Le très beau texte « *Au piège des temps* » explore l'incapacité de l'homme à vivre le présent qui lui échappe. La mort de son père et de son ami Pierre est évoquée avec une sobriété qui accentue l'émotion.

Si l'écriture et l'art en général ont une place prépondérante, c'est aussi le monde dans son infinie variété qui transparait. Les mots d'Alain Lercher pour dire la violence, la beauté, la sensualité, et au-delà tout ce qui construit l'être de l'homme, sans complaisance. C'est cette langue incisive, extrêmement précise, qui exerce un pouvoir de soulèvement dans ce piège du temps qui se referme telle une prison sur la vie.

. Entretien publié dans *Le Matricule des Anges*, Juin-Juillet 2006, Christophe Kantcheff

Prison du temps

Ni essai, ni traité de morale, *Prison du temps* d'Alain Lercher est un livre de littérature. Les opinions l'emportent sur les analyses, les sentiments sont souvent plus importants que les idées. En toute liberté.

[...] *Pourquoi ce titre, Prison du temps ?*

Parce que le temps, sous toutes ses formes, est un thème qui revient dans chaque texte. Et " prison ", parce qu'on n'en sort pas. C'est d'une banalité extrême.

Justement, la banalité est très présente dans Prison du temps.

L'originalité n'est pas un de mes soucis. Je pense que c'est dans le banal que réside la vérité des hommes.

Vous vous interrogez sur les lieux communs pour savoir s'ils rendent mieux qu'une image originale ce que vous voulez décrire. Faites-vous une différence entre la banalité et les idées reçues?

Borges dit que les images les plus intéressantes sont les images les plus banales. Il faut seulement retrouver la vérité profonde de ces images qui a traversé les siècles. L'idée reçue peut servir à cacher quelque chose qu'on connaît trop bien et qu'on refuse de voir. Cela dit, il y a aussi des idées reçues qui sont des stupidités.

Ne pensez-vous pas que devant la banalité et les idées reçues, le lecteur peut se dire : ça, je le sais déjà?

Ma véritable ambition est d'écrire pour l'épicier du coin. Est-ce que ce lecteur-là dira : ça, je le sais déjà ? Peut-être, mais il n'en sera pas forcément gêné.

En outre, on peut me reprocher d'enfoncer des portes ouvertes. Mais je me suis rendu compte qu'il y a beaucoup de portes ouvertes qui sont en permanence refermées depuis des années, voire des siècles. L'inégalité sociale, par exemple, qu'est-ce qu'il y a de plus banal?

[...] *Dans Prison du temps, vous procédez beaucoup par glissements, translations, digressions. C'est une sorte de méthode?*

Oui. Je m'inspire de deux modèles. Montaigne, et sa façon buissonnière d'écrire. Et la dérive géographique que pratiquaient les situationnistes (un précédent livre d'Alain Lercher publié chez Gallimard s'intitule *Géographie*, ndlr).

Je l'ai moi-même un peu pratiquée avec l'ami que j'évoque dans le livre. Nous faisons des plongées dans Paris qui dureraient une journée et nous explorions la ville.

Vous abordez des thèmes surprenants comme le désir des vieux, ou la figure héroïque de Sherlock Holmes. Comment choisissez-vous ces thèmes?

Un peu par hasard. Je suis tombé sur la correspondance de Vigny avec une jeune maîtresse. Ça m'a fait penser au thème pictural de *Suzanne et les vieillards*, j'ai relu le passage de Suzanne dans la Bible, j'ai cherché un certain nombre de reproductions, et autour du désir, de l'éternité du désir, de la différence d'âge dans le désir, le texte s'est construit.

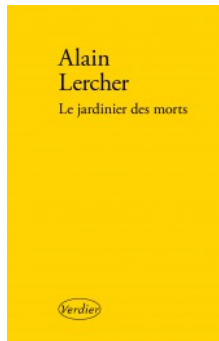
Quant à Sherlock Holmes, l'impulsion m'a été donnée par une biographie de Conan Doyle par Dickson Carr. C'est tout à fait étonnant qu'un type comme Conan Doyle, ridicule à bien des égards, ait créé un tel personnage, qui ressemble réellement aux héros antiques.

Le dernier texte intitulé Les Morts semble relever, lui, d'une nécessité.

La seule situation où l'écriture est de l'ordre de la nécessité, c'est lorsque que je suis en présence de la mort. Je suis comme devant un mur que je ne peux dépasser. Par conséquent, j'essaie de décrire ce mur. C'est une façon de m'en sortir, si je veux retomber sur mes pieds et si je veux pouvoir ensuite écrire autre chose.

- *Le Jardinier des morts*, Verdier, 2015

Présentation de l'ouvrage :



Ce qui relie ces différents récits, c'est peut-être la violence. Non pas la violence des faits divers, des attentats ou des films policiers, mais la violence inhérente à la condition humaine et indissociable de la vie : celle de la mort, de l'abandon, de la passion, de la séparation irrémédiable des sexes, du désir d'avoir un enfant ou du regret d'en avoir un, la violence que les hommes font subir aux animaux et celle qu'ils s'infligent les uns les autres même et surtout quand ils s'aiment.

Dans une langue directe et sobre, la remémoration des différents narrateurs (ou bien est-ce le même ?) devient explication avec soi comme une nécessité qui n'aurait rien de narcissique ni de morbide et qui n'exclut ni la tendresse ni l'amour de la vie.

Extraits de presse :

. Entretien publié dans *L'ENA hors des murs*, Mai 2015, par Robert Chelle

Quel est le sujet du Jardinier des morts ?

Les douze récits qui composent ce livre ne parlent pas tous de la mort, même si quelques-uns l'évoquent. Ils pourraient avoir une unité formelle en ce qu'ils sont tous écrits à la première personne, mais, en avançant dans la lecture, on découvre que chaque histoire est racontée par un narrateur différent. Pourtant, l'ensemble est construit, les histoires s'enchaînent selon une progression, elles se font écho et il s'en dégage une unité.

Ce qui sous-tend l'ensemble, c'est peut-être la violence, pas celle des guerres ou des films policiers, mais la violence inhérente à la condition humaine, déclinée sous les diverses formes qu'elle prend dans nos vies : la violence de la mort, certes, mais aussi de l'abandon, de la passion, de la séparation des sexes, du désir d'avoir un enfant ou du regret d'en avoir un, la violence des transformations que subit l'adolescent pour devenir adulte, celle que les hommes infligent aux animaux et celle qu'ils s'infligent les uns aux autres, même et surtout quand ils s'aiment ou essaient de s'aimer.

Ce livre est-il différent de tes livres précédents ?

Chaque livre est différent, bien sûr, et heureusement pour le lecteur fidèle, mais il est aussi dans la ligne de quelques-uns de mes livres précédents. Il adopte la forme courte, comme eux (c'est plus facile à pratiquer lorsqu'on écrit à côté et en plus de son travail, souvent lourd) et il joue avec l'équilibre entre histoire racontée et réflexion.

Dans *Géographie* (Gallimard) et *Prison du temps* (Verdier), les textes sont d'abord de courts essais, à la manière de Montaigne, si l'on veut, mais dans lesquels sont insérés des récits ou des embryons de récits. De l'autre côté de la balance, dans *Le Dos* (Verdier) et *Le Jardinier des morts*, c'est l'aspect récit qui domine, sous la forme de la nouvelle, mais sur lesquels sont greffés des dégagements plus réflexifs.

. Article publié dans *La Liberté*, 9 mai 2015, par Antoine Vuilleumier

La mort, l'amour et le civet de lièvre

Dans cet excellent recueil de nouvelles, la mort est partout, jusque dans le titre (*Le Jardinier des morts*). Cette mort « tragique, non parce qu'elle fait souffrir, mais parce qu'elle introduit dans le monde quelque chose d'irréversible ». A travers elle, Alain Lercher interroge la condition humaine, sans pourtant s'interdire la tendresse ou le droit au bonheur.

Perçue comme une perte, thème majeur du livre, la mort est toujours saisie de l'extérieur, par le prisme de la subjectivité des narrateurs – à moins qu'il ne s'agisse des avatars d'une seule et même personne ? Ces narrateurs ont hérité de Proust une perception toute subjective de la réalité, et donc souvent faussée. Les personnages qu'ils convoquent semblent parfois n'exister que dans leur regard, leur mémoire et peut-être plus encore leur imagination. Ainsi des *Nymphes de quartier*, ces nouvelles jeunes filles en fleur.

Proustienne dans ses thèmes, l'écriture d'Alain Lercher, directe et sobre, sait aussi suivre les détours de la mémoire, de la pensée, sans jamais tomber dans la digression, préservant ainsi la concision qu'exige la nouvelle. L'écriture se fait aussi parfois borgésienne. En attestent le texte fantôme du Roman d'apprentissage, la porosité de la frontière entre réalité et fiction, et le plaisir facétieux du conteur à faire apparaître Borges (*Les Voleurs*).

C'est peut-être dans ce plaisir de la narration, et aussi dans la dégustation du civet de lièvre (*Trois jours avec un lièvre*), que réside et résiste le bonheur, malgré le tragique de la condition humaine. Au final, Alain Lercher signe une vraie œuvre littéraire, qui s'approprie sans vanité les grands auteurs (Proust, Borges, Nerval) pour proposer ses propres réflexions, servies par une écriture aussi sobre qu'émouvante.

. Article publié dans *La Revue des Belles Lettres*, mai 2016, par Louise L. Lambrichs

Qui est le jardinier des morts ? L'employé rémunéré par le narrateur du texte éponyme de ce recueil, pour fleurir les tombes de ses proches disparus ? Ou l'écrivain qui, au fil de ces textes, explore les rouages de la subjectivité face aux effets que produit la mort,

aussi bien celle qui surgit sans crier gare, que celle qui s'annonce ou celle que l'on pourrait donner ?

Si l'unité de ce livre tient au style de Lercher – sobre, clair, dépouillé de toute afféterie, sensible toujours, ironique parfois, cruel souvent –, les textes qui le composent semblent relever de divers genres : tantôt récits en partie autobiographiques – souvenirs de sa vie d'étudiant, de rencontres avec des personnages importants qui ont compté dans la vie intellectuelle française, de relations sentimentales ou de voyages –, tantôt nouvelles voire contes cruels, inspirés de faits divers.

[...] Dans le monde que déploie Lercher, associant l'élégance à une fausse légèreté qui sait sans peser se faire grave, la frontière qui sépare les morts des vivants paraît moins nette que dans l'existence, tant les morts qui hantent le narrateur, fussent-ils absents, empruntent aux vivants et tant les vivants qui passent dans sa vie s'en détachent, inconscients des traces vives qu'ils laissent dans l'esprit de l'enfant, de l'adolescent ou du jeune homme. Au fil de la lecture se dégage une entreprise littéraire visant à rendre immédiat ce qui ne saurait l'être, ou encore à rendre présent ce qui manque ou échappe : l'étrangeté singulière de toute expérience vécue, que les mots n'épuisent guère, même s'ils permettent de ressusciter tel ou tel moment passé quand tant d'autres, à notre insu, ont disparu.

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE